

PAYSAGE FANG ET VISION DES EXPLORATEURS

Par Nestor OBIANG NKOULOU

DEA Aménagement Régional et Urbanisme

nestor.obiang@caramail.com

Sommaire

INTRODUCTION.....	2
I. LES EXPLORATIONS ET LEUR CONTEXTE.....	3
II. PRESENTATION ET ANALYSE DES RECITS DE PIERRE SAVORGNAN DE BRAZZA ET MARY KINGSLEY.....	4
II.1 DESCRIPTION DES VILLAGES FANG.....	4
II.2 DESCRIPTION DES INDIGENES ET DE LEURS HABITATIONS	5
II.3 DESCRIPTION DU PAYSAGE	6
II.4 L'IMPRESSION DES DEUX EXPLORATEURS.....	7
II.5 ANALYSE DES RECITS	7
III. LE PAYSAGE FANG : DES MOEURS ET COUTUMES LIES A LEUR ENVIRONNEMENT	8
CONCLUSION.....	9
BIBLIOGRAPHIE.....	12

PAYSAGE FANG ET VISION DES EXPLORATEURS

Introduction

Au début du XX^e siècle la migration des « fang » ou « pahouins » se termine. Ils occupent aujourd'hui toute la région comprise entre Yaoundé au Cameroun et Lambaréné au Gabon.

L'arrivée de ce peuple, constitué en réalité de groupes (okak, ntoumou, boulou, mabéa, betsi, etc..) , au Gabon et au Rio - Muni (Guinée Equatoriale) remonterait à environ neuf générations, c'est à dire au milieu du XVIII^e siècle. Les groupes fang proviendraient de la région de savanes à l'est du Cameroun. Ils vont ensuite envahir les régions forestières du sud du Cameroun. Ils évoluent par bonds successifs, en nappe homogène et suivent souvent les grands cours d'eau. Ce mouvement s'est souvent effectué avec force. Qualifiés de guerriers féroces, ils sont réputés anthropophages (Louis Perrois : 1992 ; Werner Schmalenbach : 1988). C'est dans ce contexte que nous situons notre analyse du paysage fang.

Le pays pahouin¹ a été parcouru par plusieurs expéditions d'explorateurs. Nous vous entraînons dans deux de ces expéditions : celles de Pierre Savorgnan de Brazza et Mary Kingsley.

En cette période précoloniale, comment était constitué le paysage du pays fang sous le regard des explorateurs ?

Selon Gérard Lenclud (1995), l'emploi ordinaire du mot paysage implique que l'on associe trois choses :

1. l'existence d'un support pour la perception ;
2. l'existence d'un sujet percevant dont les fichiers mentaux contenant des représentations du paysage lui permettent d'enfermer un morceau de monde sensible dans les limites d'un cadre ;
3. l'existence d'une liste infiniment ouverte de propriétés prototypiques dans l'appareil cognitif de ce sujet percevant.

Certes, la perception du paysage peut être aussi tributaire d'une démarche active qui elle dépend des motivations du sujet percevant.

¹ Fang et Pahouin sont des termes génériques. Les fang sont identifiés comme « pahouin » en français , « pangwé » dans la littérature allemande ; et « pamues » dans les écrits espagnols. En

En effet dans un contexte où prédominent de fortes représentations prototypiques, comme celui du pays fang au XIX^e siècle, le paysage perçu est bien sûr tributaire des fichiers préexistant chez le sujet percevant. Mais cela dépend aussi de la motivation qui l'incite à aller s'en imprégner. Il y a là comme une envie d'aller au - delà de ce qui est convenu. La singularité du support de perception fait l'objet d'une motivation qui prédispose l'observateur à nourrir ses fichiers mentaux de nouveaux paysages.

C'est ce qui nous amène à nous intéresser aux itinéraires de de Brazza et Kingsley. Il ne s'agit pas de démontrer l'influence du contexte des représentations préexistantes sur leur observations, puisqu'elle sera avérée. Il s'agit surtout de voir ce que leurs observations apportent de plus ou de différent (en dehors de l'hostilité du milieu).

Notre démarche relève d'une analyse ethnologique de l'espace. L'étude est basée sur le récit de de Brazza consignée dans l'ouvrage « Au coeur de l'Afrique ; vers la source des grands fleuves 1875 - 1877 ». Et de celui de Kingsley, contenu dans « Une odyssee africaine ; une exploratrice victorienne chez les mangeurs d'hommes 1893 - 1895 ».

I. Les explorations et leur contexte

Au cours du XIX^e siècle l'Afrique fait l'objet de nombreuses explorations. Cet engouement vient du fait qu'une grande partie de l'Afrique intérieure demeure pour les européens *terra incognita*. De plus le continent revêt un caractère mystérieux qui suscite de la fascination. Des images y sont associées : terre des forces obscures, lieux inaccessibles, des peuples insolites. Le continent suscite également de la frayeur qui sera d'ailleurs alimentée par les témoignages des explorateurs (Anne Hugon, 1991).

Lorsque le français d'origine italienne Savorgnan de Brazza et l'anglaise Mary Henrietta Kingsley décident de s'y rendre ils feront l'objet de mises en garde liées à ces images non reluisantes de l'Afrique.

Enseigne de vaisseau, Savorgnan de Brazza était caricaturé ainsi par ses camarades : « on me voyait (...) dans un costume que maintenant ne désavouerait pas Tartarin ; je me buttai à un écriteau : « route barrée » ; derrière, la danse des pahouins se déroulait autour d'une gigantesque marmite dont le blanc formait sans doute tout le contenu ».

Les pahouins étaient définis comme étant anthropophages par ses prédécesseurs. Lorsqu'il parvint au Gabon en 1875, c'est ce que lui signalèrent les populations de la côte : « ils

réalité le pahouin ne se dénomme jamais par ce terme. La véritable identification du groupe est celle

représentaient les pahouins comme des sauvages intraitables, féroces, pillards, cannibales, bon au plus à être détruit par le fer et le feu ».

A Mary Kingsley on dit : « c'est une folie d'aller se perdre chez les sauvages ». Sur place ses cheveux « se dressent sur la tête » à propos des « horreurs que l'on raconte sur les fang ».

Qu'est ce qui les a incité à se rendre en pays fang ?

Ce sont les aventures de l'explorateur anglais Livingstone qui ont donné une telle envie à de Brazza : « excité par les publications récentes de Livingstone, je voulais m'élancer aussi à la conquête du continent africain ».

Mary Kingsley elle, voulait rencontrer des peuplades non encore contaminées par « le mince vernis de culture occidentale ». Aussi « les fang du Gabon, qui passent pour cannibales », c'est ce qui lui plut.

En réalité la mission de De Brazza entrainait dans le cadre d'une entreprise précoloniale. C'est ainsi que le Ministère de la Marine française lui confia de 1875 à 1885 une mission de reconnaissance du fleuve Ogooué qui le conduira au Congo. Les pahouins se trouvent sur son parcours.

Le but de Mary Henrietta Kingsley, dont l'expédition dure de 1893 à 1895, est d'une part de rapporter des spécimens de poisson pour le British Museum ; d'autre part de collecter des informations sur les religions africaines (Anne Hugon, 1991).

Mais cela ne ternit en rien la spécificité de leurs motivations personnelles.

II. Présentation et analyse des récits de Pierre Savorgnan De Brazza et Mary Kingsley

De Brazza et Kingsley ont tous les deux emprunté le même passage pour pénétrer à l'intérieur du Gabon : le fleuve ogooué, le plus grand du Gabon, qui traverse le pays du sud - est à l'ouest. Le récit de leur voyage se fait donc au fur et à mesure qu'ils remontent le fleuve. Depuis la côte Atlantique à l'ouest, ils croisent plusieurs ethnies. Nous n'avons choisi de vous présenter que le récit de leur rencontre avec le peuple fang. Les thèmes abordés sont souvent récurrents : ils décrivent le village fang, les indigènes, l'environnement et ils présentent les moeurs et coutumes.

II.1 Description des villages fang

- **L'approche**

de « ayon » ou le clan. Il en existe plusieurs : okak, ntoumou, boulou, mabéa, betsi.

Selon Kingsley, les villages sont situés dans les clairières qui interrompent ça et là la forêt. Ce qui donne l'impression qu'ils peuvent se faire « engoutir » par elle si les indigènes cessaient de défricher. Elle aborde à un moment donné un village perché sur une colline. L'approcher lui donne l'impression d'évoluer dans « un monde étrange, sauvage et isolé ». La bourgade étant « perchée parmi les arbres » et située au bord d'une « petite falaise, couverte d'arbres et de plantes grimpances ».

- **Le village**

Elle constate avec de Brazza une même disposition des cases dans tous les villages. Ils sont composés de deux rangées de cases. L'entrée et la sortie du village sont « barrées » par une sorte de « hangar » qui sert de poste de garde. Kingsley fait état de l'insalubrité rencontrée dans un village. En observant les déchets elle en conclut qu'il s'agissait des restes de crocodile, des résidus d'éléphant ou d'hippopotame ou de lamentein.

II.2 Description des indigènes et de leurs habitations

- **Attitude et physique des fang**

Contrairement à ce qui leur avait été dit, de Brazza et Kingsley seront bien reçus en pays fang. Il y eut cependant quelques instants de frayeur.

« A ma vue, tous les enfants poussaient un grand cri comme s'ils avaient aperçu Satan en personne, avec des cornes, sabots et queue », confie Kingsley à son arrivée dans un village. « Femmes et enfants sont devant leurs cases et m'envoient toute la curiosité de leurs regards », raconte de Brazza qui réussit à se faire inviter dans un village fang. Arrivé dans la case du chef, « la foule envahit aussitôt », poursuit - il. Toutefois il voit « sur tous les visages un sentiment de surprise, non d'hostilité ». A la vue des fang Kingsley avoue son impression : « je dois dire que jamais, même en livre, je n'avais vu de sauvages à l'air aussi féroce ». De Brazza explique la raison de cet effroi : « leur physionomie est rendue plus sauvage par la taille en pointe de leurs dents et les tatouages peints en rouge qui couvrent leur corps ». En observant leur physique il constate qu'ils sont grands, moins noirs - d'un « brun lumineux » selon Kingsley - que les peuples de la côte. Très peu vêtu - le vêtement ne sert que « d'ornement » - ils portent toutefois des colliers de coquillages, des bracelets de cuivre aux poignets et aux chevilles. Ils portent presque tous en bandoulière un large et long couteau en fer de lance, des gris - gris et disposent de fusils, des lances ou de petites flèches.

- **Description des habitations**

De Brazza et Kingsley constatent la petite taille des cases fang. Elles sont de forme rectangulaire avec un toit en double pente, construites en bois et revêtues d'écorces. L'intérieur était divisé en trois ou quatre compartiments, y compris la cuisine et le magasin. La lumière y pénétrait par la porte. Au milieu, à même le sol de terre battue, brûlait un feu dont la fumée s'échappait par le toit. L'odeur à l'intérieur des cases était « particulièrement désagréable ». Il y avait peu de meubles : des bancs de bois brut, des lits de planches étroites (De Brazza trouva inconfortable celui sur lequel il avait dormi). Dans la case qui avait été allouée à Mary Kingsley, elle remarque une « penderie » où étaient accrochés des charmes et fétiches dont certains étaient en « parure de queue de léopards et chat sauvage ». Elle y distinguera aussi « un bandeau en peau veloutée de jeune gorille ». Un soir réveillée par « une puanteur violente de déchets organiques, elle alla décrocher du plafond le sac à l'origine de cette odeur. Elle y trouva : « une main, trois orteils, quatre yeux, deux oreilles et d'autres fragments du corps humain ». Plus tard elle apprit que les fang aimaient bien conserver ainsi les souvenirs de leurs « petits camarades » défunts.

II.3 Description du paysage

Mary Kingsley perçut de la romance dans ce milieu : « le paysage est sauvage et très particulier malgré l'absence de ces montagnes abruptes qui donnent au décor un ton si romantique ». Elle fait également état d'une « nuit merveilleuse et paisible éclairée par les seules étoiles » au cours de laquelle elle vit « des quantités de gros poissons ». Ils exécutaient des bonds hors de l'eau, « leurs nageoires argentées étincelant comme autant d'épées ».

La forêt dans ce milieu est très foncée et les sous-bois pauvres, nota Mary Kingsley. Sous cette forêt ombragée, sombre, elle sentait qu'au dessus de sa tête « s'épanouissaient des fleurs merveilleuses au parfum délicat ; je nous [avec ses porteurs] imaginai semblables à ces vers de terre dans une plate-bande fleurie. Par endroits le sol était tapissé de fleurs orangées, cramoisies, ou d'un blanc immaculé ».

Elle observe sur son parcours une essence appelée *egombie - gombie*. Elle établit alors une relation entre cette essence et la migration des fang. Elle considère en effet qu'elle pousse sur les anciens emplacements d'une localité indigène. Les parcelles d'*egombie - gombie* sont nombreuses en raison des fréquents déplacements de « la tribu nomade fang ». Collecteur de caoutchouc, elle le coupe, ce qui est une méthode « assez dévastatrice ». Dès que la réserve est épuisée la tribu se déplace. Les *egombie - gombie* envahissent aussitôt la clairière.

Pour de Brazza les forêts du pays fang étaient « sombres ». Avec ses « mystérieuses profondeurs », l'atmosphère y apparaissait indéfinissable. Les pluies fréquentes étaient pour lui un handicap, dans la mesure où elles rendaient ses déplacements lents et pénibles. Malgré cela dans ce milieu « inextricable », il entendait parfois au loin le chant du Touraco.

Ils y feront la rencontre des éléphants. Kingsley y rencontrera également des gorilles.

II.4 L'impression des deux explorateurs

Le voyage semble avoir transformé de Brazza : « Le pays tout entier, ce pays que je considérais, un an auparavant comme absolument perdu en plein centre africain ; ces hommes, que j'avais regardé comme des brutes, se présentaient à moi sous un tout autre aspect ». Il n'était plus un étranger pour ces « sauvages ». Il était devenu « un grand chef ami ».

Mary Kingsley n'est pas en reste non plus : « on m'a beaucoup taquinée (...) sur ma partialité envers les fang...les fang ont plus que tout autre peuple, les qualités que j'apprécie chez les africains. Il est donc naturel qu'ils aient ma préférence. Ils sont courageux et attirent le respect, élément indispensable à l'instauration de relations amicales.

II.5 Analyse des récits

Bien qu'ils soient situés dans les « clairières », les villages fang semblent être dans un milieu qui ne tolère que très peu leur présence. Le danger vient de la forêt. Elle est prête à les « engloutir » au moindre relâchement des indigènes. Cela entretient une ambiance « étrange », les villages risquant d'être assailli par la nature et ses « plantes grimpantes ». La forêt s'empresse d'ailleurs d'effacer la trace des fang, en remplaçant leurs villages par *l'egombi - gombie*, dès leur départ.

Le village n'a rien de reluisant : il y règne une insalubrité. La surprise vient de la petite taille des cases. Le peu de meubles qu'on y trouve, la fumée et son odeur « désagréable », la puanteur des restes humains, n'incitent pas à y habiter.

Mary Kingsley trouve malgré tout dans ce « paysage sauvage » « un décor romantique ». On le trouve dans ses « nuit d'étoiles » ; dans ces bonds exécutés par les poissons, même si « leurs nageoires argentées étincelant » rappellent l'image peu rassurante « d'épées ». La couleur « foncée » de la forêt accentue le côté « sombre » du milieu. Cela n'empêche pas qu'il en exhale un « parfum délicat » dû notamment au tapis de « fleurs orangées, cramoisies, ou d'un blanc immaculé ».

Le chant du Touraco entendu par de Brazza contribue à ce côté romantique. La forêt demeure malgré tout pour lui un milieu aux « mystérieuses profondeurs » qu'il ne semble pas apprécier.

Cela contraste avec le « panorama splendide » qu'il rencontrera en pays Okanda. Il en est de même de ces plateaux élevés, « salubres » du pays Batéké au sud - est du Gabon. « les collines, ravins et forêts alternaient avec les prairies ». Ce qui lui rappelait « certains paysages d'Europe ».

La véritable surprise vient finalement du peuple fang qui, malgré leur physionomie rébarbative de prime abord pour les deux explorateurs, s'est avéré différent de ce qui leur avait été annoncé.

III. Le paysage fang : des moeurs et coutumes liés à leur environnement

Le milieu a sans doute contribué à façonner la structure des groupes fang. En milieu équatorial les saisons des pluies et les saisons sèches sont bien marquées. La végétation est luxuriante et se développe très vite. Le sol est fragilisé à cause de la faible épaisseur de l'humus. Ce qui ne favorise pas l'agriculture. Il y a peu de voies de communication à cette époque, sinon le long des cours d'eau et des sentiers de chasse. De telles conditions ne sont pas effectivement favorables à l'homme. D'où les déplacements fréquents signalés par nos deux explorateurs. Ils étaient effectués tous les deux ou trois ans.

De Brazza et Kingsley rencontrent plusieurs villages fang. Il ne s'agit pas en effet d'un peuple à organisation centralisée qui s'appuie sur un chef. « Les groupes pahouins sont fait de communautés familiales claniques et lignagères de très petite taille » (Louis Perrois, 1992). Parce que ces groupes ont développé le culte de la liberté individuelle, chaque chef de famille est libre d'aller, ou d'agir, comme bon lui semble. Ils doivent toutefois retenir leur appartenance à l'ayon afin d'éviter les unions matrimoniales prohibés au sein du clan.

Chaque village est donc constitué d'une ou de plusieurs de ces communautés familiales, avec chacune un chef de famille entouré de ses consanguins, de ses épouses et de ses enfants. Les villages étaient donc soit de simples hameaux (dzal), soit des agglomérations relativement importantes avec beaucoup de lignages de clans différents. Mary Kingsley passera d'ailleurs par un village ayant plusieurs rues.

Le poste de garde remarqué par de Brazza et Kingsley est en fait appelé le « corps de garde » ou « Aba » en fang. Il pouvait y en avoir plusieurs (« Meba » au pluriel) selon l'importance de la population. Selon Fidèle Okoué Ngou, l'Aba a quatre fonctions:

- c'est le lieu privilégié où se prennent les décisions importantes de toutes sortes;
- c'est l'espace où ont lieu les manifestations spécifiquement viriles du village;

- il sert de palais de justice;
- c'est le lieu où l'on se livre à de très nombreux loisirs d'ordre artistique.

De Brazza et Kingsley remarqueront que les maisons étaient divisées en trois ou quatre compartiments. Il y en avait en fait un au fond de la maison, dans un recoin obscur et plus ou moins enfumé. Il était réservé aux objets du culte des ancêtres: « le byéri » ou « béré ». Selon Louis Perrois c'était « une véritable religion familiale qu'on pratiquait dans l'intimité des lignages. Les reliques sont celles des morts de la famille²; le coffre du byéri est donc une urne funéraire qu'on garde près du lit, un petit cercueil portatif ». Les crânes des personnages, dont la conduite avait été irréprochable, étaient prélevés quelques mois après le décès pour être ensuite conservés dans ce coffret en écorce. Cela permettait d'entretenir la croyance en la survie car, les esprits des ancêtres veillent sur les vivants qui continuent leur existence sur terre. Cela conférait aux fang des attitudes qui leur permettaient de survivre dans leur milieu.

« Dans un environnement hostile, vraiment difficile à vivre - alimentation, santé, sécurité -, la précarité de la vie est une réalité objective. Le byéri est une des réponses à ce besoin impérieux de vie, face à l'agression permanente de la mort » (Louis Perrois, 1992).

Cependant cet environnement reste aussi une nature providence car, « le villageois et la villageoise, pour peu qu'ils entrent dans la forêt, sont assurés des produits qu'ils vont en retirer (...), depuis les fruits de leurs récoltes jusqu'à ceux qui résultent de la pêche ou de la chasse » (Fidèle Okoué Ngou).

Conclusion

Le paysage décrit par Pierre Savorgnan de Brazza et Mary Kingsley n'est pas un lieu d'agrément, ni un lieu de contemplation ou de rêverie.

« Certains lieux influent mystérieusement sur la façon dont les hommes les abordent » dira Jean - luc Bonniol (1995:49). C'est bien le cas ici. Nous sommes bien loin du « Bernica », sur l'île de la Réunion, que les navigateurs hollandais abordèrent pour la première fois pour se ravitailler. C'était pour eux un lieu de repos, où ils avaient pris le temps de se soigner, de se nourrir...le lieu d'un nouveau départ pour d'autres voyages. Ce sera plus tard un lieu « d'imagination romanesque » et de « tendre mélancolie »(Bonniol, 1995: 53).

² Cela expliquerait les restes de petits camarades, observé plus haut par Mary KINGSLEY.

Ce ne fut pas le cas pour le pays fang. Il était situé hors des routes des navigateurs et des commerçants qui s'étaient installés quelques siècles plus tôt sur la côte. C'était une de ces *terra incognita* qui était fort malaisée d'aborder jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Et les quelques explorateurs qui s'y sont aventurés ont nourri pendant longtemps une littérature de voyage à sensation. Nous comprenons donc ce souci de description méticuleuse de de Brazza et de Kingsley. Ce n'était pas les seuls peuples qu'ils ont connus au Gabon. Pourtant, ils se sont arrêtés. Le milieu a été cadré, scruté, comme pour faire un zoom. Sont-ils à la recherche du sensationnel ou d'images autres que celles qui préexistent déjà ? Un peu des deux.

Ils font écho, en effet, de leur réputation de guerriers féroces en décrivant les fang de leur physionomie à leur accoutrement. Mais aussi de leur réputation de cannibales en faisant état de la chaire humaine découverte dans une case.

Leur regard sera toutefois différent. Tandis que de Brazza ne trouve dans cette forêt que « mystérieuses profondeurs »; Mary Kingsley y décèle des instants et des sensations de romantisme. Cela illustre bien une influence des clichés à deux niveaux: sur le peuple fang et sur le paysage. Le regard de Mary Kingsley est celui d'une naturaliste qui trouve là l'occasion d'observer un autre paysage. Le regard de de Brazza est celui d'un homme venu conquérir un territoire, mais qui ne trouve ses repères qu'en présence d'un panorama qui lui rappelle certains paysages d'Europe. Il met là en exergue les images paysagères issues de son milieu d'origine. Selon Nathalie Cadiou et Yves Luginbül (1995:34) « c'est la référence au modèle paysager qui informe notre lecture de l'espace ». C'est aussi en fonction de ces modèles que « certaines de ces caractéristiques vont être survalorisées au détriment d'autres qui correspondent moins bien aux composantes paysagères du modèle qui sert de référence. Cela est avéré ici.

Nous convenons avec Pierre Sansot (1983: 42) que « le paysage se découvre à la suite d'un itinéraire personnel, d'un voyage quasi légendaire ».

Pierre Savorgnan de Brazza et Mary Kingsley ont fini par dépasser « les règles de l'acceptabilité ». Au delà des clichés, ils ont découvert un peuple, ils ont découvert des Hommes avec lesquels peuvent s'instaurer des relations amicales et qui inspirent le respect. Tel est l'aboutissement de leur motivation.

Il leur a toutefois manqué ce recul qui leur aurait permis d'établir une relation entre le milieu de vie des fang - la forêt - et leur culture. Ils auraient alors élucidé certains points qui relèvent des fantasmes de la période précoloniale.

Bibliographie

Bonniol, Jean - Luc, « *Anamorphose du Bernica, lieu et paysage à l'île de la Réunion* », in « *Paysage au pluriel: pour une approche ethnologie des paysages* », Edition de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1995.

Cadiou, Nathalie, Luginbühl, Yves, « *Modèles paysagers et représentations du paysage en normandie* », in « *Paysage au pluriel: pour une approche ethnologie des paysages* », Edition de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1995.

Hugon, Anne, « *L'Afrique des explorateurs: vers les sources du Nil* », Gallimard, 1991.

Kingsley, Mary, « *Une odyssée africaine: une exploratrice victorienne chez les mangeurs d'hommes 1893 - 1895* », Phébus, 1992.

Lenclud, Gérard, « *L'ethnologie et le paysage: questions sans réponses* », in « *Paysage au pluriel: pour une approche ethnologie des paysages* », Edition de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1995.

Okoué Ngou, Fidèle, « *Fragments de la tradition fang* » (?)

Sansot, Pierre, « *Variations paysagères* », Klincksieck, 1983.

Perrois, Louis, « *Byéri fang: sculpture d'ancêtre en Afrique* », Musée de Marseille, 1992.

Savorgnan de Brazza, Pierre, « *Au coeur de l'Afrique: vers les grands fleuves, 1875 - 1877* », Phébus, 1992.

Schmalenbach, Werner, « *Art de l'Afrique noire* », Nathan, 1988.